

CARTE  
BLANCHE

# La science comme savoir éthéré, exempt des passions humaines, est un mythe

**TRIBUNE** - Malgré ce que disent leurs détracteurs, les sciences humaines sont indispensables à la connaissance de l'évolution des sociétés, rappelle l'anthropologue Bernard Formoso

**L**e chimiste Bernard Meunier a récemment proposé d'exclure les sciences de l'homme du périmètre d'activité du CNRS pour réduire sa masse salariale et rehausser son attractivité. La part de budget ainsi libérée permettrait, selon lui, de mieux valoriser les carrières des chercheurs les plus méritants.

Que certains jugent l'apport des sciences humaines superflu n'a rien d'étonnant, tant elles font l'objet de préjugés négatifs de la part des praticiens des sciences « dures ». Selon eux, les seules sciences exactes sont celles qui produisent des paradigmes et des « faits » de validité universelle, riches en applications technologiques, grâce à des concepts précis et à la mise en œuvre d'expérimentations rigoureuses. En marge de celles-ci se développeraient des disciplines qui butent sur la complexité de l'humain, multiplient les méthodes sans produire de résultats, ainsi que l'affirmait Henri Poincaré (dans *Science et méthode*, Flammarion, 1908), et dont les interprétations seraient prisonnières des ambiguïtés du langage ordinaire, tout en souffrant de biais subjectifs et idéologiques.

Or un examen approfondi des modalités concrètes de la recherche remet en cause l'écart qualitatif entre les sciences naturelles et les sciences de l'homme. En effet, les premières œuvrent certes sur des objets non humains, mais, focalisées sur la production et la valorisation de résultats, elles tendent à oblitérer les processus intersubjectifs, donc sociaux, qui

conditionnent leurs découvertes. Les sociologues Bruno Latour et Steve Woolgar ont montré (dans *La Vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*, La Découverte, 1979) qu'au sein des laboratoires de sciences « dures » la recherche se fait en équipes, au sein d'un champ spécialisé dont l'activité est contrainte par des rapports de pouvoir, des considérations économiques, des facteurs politiques, des rivalités et des enjeux de prestige. Si autant de controverses sur la validité du savoir scientifique se font jour, du fait de la confrontation médiatique des savoirs experts autour d'enjeux sanitaires, environnementaux et climatiques, c'est précisément parce que ces savoirs sont liés à des postures dans le champ du pouvoir politico-économique. Le nier, c'est entretenir le mythe d'un savoir éthéré, miraculeusement exempt des passions humaines.

## Un atout épistémologique

Les rapports sociaux à la base de la formulation des problèmes et des solutions sont d'autant plus cruciaux dans les sciences naturelles qu'elles ne peuvent compter sur un médium de communication partagé avec leurs objets d'étude pour obtenir des réponses dénuées d'équivoque. Ce défaut par rapport aux sciences sociales, qui ont affaire à des sujets parlant et réfléchissant, les biologistes, chimistes et physiciens ne peuvent le combler qu'au prix d'expériences dispendieuses en temps, en énergie et en ressources, au

**LES SCIENCES  
SOCIALES SONT  
DES INSTRUMENTS  
DE DÉVOILEMENT  
ET DE RÉFLEXIVITÉ  
CRITIQUE  
IRREMPLAÇABLES**

fil desquelles s'enchaînent les *brain storming* collectifs, les essais, les erreurs, les changements de cap concertés jusqu'à isoler des options crédibles de nature à « faire parler » les faits.

Les praticiens des sciences « dures » ont beau exposer le déroulement de leurs expérimentations sous la forme de protocoles techniques raffinés, ils produisent leurs résultats en se livrant à un perpétuel « bricolage constructif », note Karin Knorr (*Producing and Reproducing Knowledge: Descriptive or Constructive?*, in *Social Science Information*, 1977). Par rapport à ce bricolage, les sciences sociales ont affaire à des sujets qui présentent l'avantage d'avoir le droit à la parole et d'en user. Ce faisant, ils peuvent corriger les erreurs d'interprétation du chercheur, enrichir sa compréhension du contexte et l'aider à mieux saisir le sens de leurs actes. L'intersubjectivité prise sous cet angle n'est pas une faiblesse, mais un atout épistémologique.

Enfin, en vertu du positivisme et de l'utilitarisme qui restent des paradig-

mes idéologiques dominants, l'un des reproches adressés aux sciences de l'homme est qu'elles ne servent aucun objectif concret. A la différence des sciences de la vie et de la matière, leurs découvertes n'irriguent pas l'innovation technologique, l'essor industriel et les progrès de la médecine. Elles ne fournissent pas non plus les moyens d'accroître notre emprise sur la nature. Elles constituent pourtant des instruments de connaissance, de dévoilement, de réflexivité critique et de prospective irremplaçables. De connaissance tout d'abord, car elles nous informent sur la complexité, la richesse culturelle et l'évolution des sociétés humaines. Instruments de dévoilement ensuite, car elles révèlent des rapports de domination, d'exploitation de l'homme par l'homme et les contradictions inhérentes au fonctionnement des sociétés.

Alors que les sciences « exactes » transforment la nature et la condition humaine, les sciences sociales apportent de précieux éclairages sur les conséquences souvent inattendues de ces changements et sur les effets pervers du « développement ». Ce faisant, elles apportent un complément indispensable aux sciences de la nature en questionnant le sens de leur action et le devenir de l'humanité. ■

¶ **Bernard Formoso**, professeur émérite d'anthropologie à l'université Paul-Valéry-Montpellier et membre du laboratoire Savoirs Environnement Sociétés

Le supplément « Science & médecine » publie chaque semaine une tribune libre. Si vous souhaitez soumettre un texte, prière de l'adresser à [sciences@lemonde.fr](mailto:sciences@lemonde.fr)